

ont posé en principe qu'il faut rendre à la terre plus qu'on ne lui a enlevé si l'on veut qu'elle continue à produire suffisamment. C'est ce principe qu'il faut faire connaître au cultivateur canadien, en lui indiquant les minéraux et les végétaux qu'il doit rendre à la terre, soit sous forme de fumier, soit sous leur forme primitive.

Observations que chacun devra méditer.—Nous allons clore cette lettre, déjà longue, par quelques observations générales.

10. Il vaut mieux avoir moins de terres et la cultiver convenablement.

20. Les instruments aratoires ont besoin d'être perfectionnés.

30. S'il y a quelques beaux animaux, le plus grand nombre a peu de valeur.

40. Le croisement de la race Canadienne avec les races Anglaises devrait se généraliser. Nous ne parlons que des espèces bovines, porcine et ovine, car la race chevaline est généralement bonne quoiqu'un peu légère.

50. Il serait bon de veiller à l'entretien des chemins, qui, la plupart, sont mauvais.

60. Enfin, les cours d'eau laissent encore à désirer: les uns sont obstrués par des souches et des troncs d'arbres; les autres sont livrés à qui veut sans aucun règlement pour arrêter, retenir ou laisser aller les eaux. Un temps viendra, par suite du défrichement, où les inondations seront à craindre.

Travail bien désirable.—Nous nous proposons d'écrire, en un petit volume, les méthodes pratiques d'agriculture que nous avons acquises en France par le travail et l'étude; nous vous demandons, Monsieur, votre avis à cet égard.

L'agriculture est notre principale richesse.—Aucun temps ne peut être plus propice que celui que nous passons pour développer en Canada les richesses du sol. C'est dans l'agriculture que l'on trouvera les principes de vie et de prospérité de cette Puissance. Entrevoir ces richesses n'est pas une utopie, car l'expérience nous a prouvé qu'il n'y a ni mauvaises terres ni impossibilité de les mettre en culture: En France, les sables de Gascogne et les marais de la Sologne en sont la preuve.

Quant à nous, pleins de conviction, nous avons commencé d'importants travaux sur notre terre; nous avons arraché des souches, ramassé des cailloux, extrait des roches et creusé des fossés. Nous continuons.

Nouvel essai du blé d'automne.—On prétend que la culture du blé d'automne est impossible, nous prétendons le contraire pour certaines terres dont l'exposition est convenable. Nous en avons donc fait l'essai. Ce blé a été semé le 1er Octobre après deux labours, et, déjà il est bien levé. Nous comptons qu'il sera bientôt assez fort pour subir l'effet des gelées.

Nous avons l'honneur d'être,

MARTIN & ROBERT.

Arthabaska, le 14 Octobre, 1869.

DECEMBRE.—Nous sommes entrés dans la saison la plus rigoureuse. Les travaux des champs, interrompus depuis un certain temps, ne recommenceront pas avant 4 ou 5 mois. D'ici à ce temps, le cultivateur n'a rien de mieux à faire que de se bien rendre compte de l'année qui vient de s'écouler, de calculer ses recettes et ses dépenses; d'examiner d'où viennent ses succès; quelle est la cause du dépérissement de sa récolte dans certaines parties de sa terre, et d'aviser pour l'année prochaine.

L'hiver est le temps de la réflexion, mais la réflexion doit se laisser guider par l'expérience; car l'expérience est le meilleur maître que l'on puisse avoir. Voilà pourquoi nous engageons les cultivateurs à former les clubs agricoles dont nous parlions dans un de nos derniers numéros. Ce sera un moyen de profiter de l'expérience d'un grand nombre. Car, à ces réunions, on se communiquera ses connaissances respectives, on échange ses idées, chacun fera connaître sa pratique, et les résultats d'une telle pratique. Et tous ceux qui se seront ainsi assemblés en un lieu quelconque dans ce but, ne s'en retourneront pas chez eux sans avoir beaucoup appris.

Les longues soirées d'hiver laissent aux cultivateurs le loisir de consacrer quelques heures à ces réunions intéressantes et utiles. Qu'on utilise dans ces loisirs de cette manière, ainsi qu'à la lecture des journaux.

Dans une famille, il y a toujours quel qu'un qui peut lire. Or, en recevant les journaux agricoles, qui renferment l'expérience des hommes pratiques qui les écrivent, on utilise les connaissances d'un des membres de la famille, on contracte le goût de la lecture, on acquiert le désir de s'instruire; on faisant lire chaque soir son journal, on s'instruit par ce seul fait, que l'on y trouve le fruit des études et des expériences d'un grand nombre d'hommes.

Puis, les joissances que l'on goûte dans ces soirées sont incomparablement plus agréables que celles que procurent des veillées passées à médire de celui-ci ou de celui-là, ou à jouer à des jeux d'argent, que l'honnêteté ne serait pas toujours prête à sanctionner.

Parmi les occupations de cette saison vient en premières lignes, le soin des animaux. Le chef d'une ferme ne devrait jamais se décharger de cette besogne sur ses enfants, ou ses engagés. Qu'il se fasse aider, c'est très bien. Mais qu'il veille lui-même à la distribution de la nourriture, au curage de l'étable; l'œil du maître doit voir partout, et nul ne le peut remplacer. Un proverbe dit: «L'œil du maître engraisse le bétail.»

Les bâtiments doivent être éclairés, bien aérés, et tenus chaudement et proprement.

Il ne faut pas épargner la litière; mais ne laissez point sous vos animaux une épaisse couche de fumier; un tel lit est trop humide.

Les chevaux dont on se sert doivent être bien ferrés.

Sans gaspiller le fourrage, qu'on ait le soin de bien nourrir ses divers animaux. Ils vous rendront des services à proportion des traitements qu'ils recevront de vous. Mieux la vache est nourrie, et plus elle mange, plus elle donne du lait. Donc une nourriture abondante, mais saine.

L'usage des plantes fourragères ne saurait être trop recommandé. Nous avons déjà démontré que c'est une nourriture excellente.

Battre le grain, bucher le bois, et le charroyer sont encore des travaux de l'hiver.

MANIERE D'OBTENIR UN LAIT RICHE.

Si vous désirez obtenir un lait riche et abondant, donnez à vos vaches, trois fois par jour, de l'eau légèrement chauffée, et que peu salée, dans laquelle vous aurez mélangé du son dans la proportion d'une pinte pour deux gallons d'eau. En pratiquant cette opération régulièrement, vous remarquerez que vos vaches donneront immédiatement, par l'effet de cette boisson, vingt-cinq pour cent plus de lait qu'auparavant, et qu'elles y deviennent tellement attachées qu'elles refuseront de boire de l'eau claire à moins qu'elles ne soient très-altérées; tandis qu'elles prennent le mélange en tout temps et même paraissent en désirer davantage. La quantité suffisante est un seau plein, le matin, le midi et le soir.

«Moyen d'attendrir en peu de temps la volaille.» Lorsqu'on est obligé de tuer une volaille pour la servir le jour même, et que l'on craint qu'elle ne soit dure et coriace, on lui fait avaler une cuillerée de bon vinaigre une heure avant de la tuer. Elle se trouvera aussi tendre que si elle était tuée depuis plusieurs jours.

«Moyen d'attendrir en une heure les jambons les plus vieux, et les plus coriaces.» Essuyez votre jambon, enveloppez-le d'un linge, et enterrez-le dans un endroit qui ne soit ni trop sec, ni trop humide, de manière qu'il soit recouvert d'environ dix-huit pouces. Au bout d'une heure, il sera très tendre, sans avoir rien perdu de sa fermeté.

Contusion.—Lorsque la contusion a été forte, et qu'il y a congestion d'humeur, il se forme une espèce de tumeur qui dégénère souvent en un abcès qu'on est obligé d'ouvrir ou de percer.

Lorsque la contusion est légère, avec un peu d'eau de vie camphrée ou de persil écrasé, ou du sel, ou du savon noir, on parvient facilement à en faire disparaître la tumeur.

Epuisement.—L'épuisement, lorsqu'il n'est que la suite d'une grande maladie, se répare petit à petit avec le régime de la convalescence. Celui qui provient d'excès dans les travaux et même dans les plaisirs, doit se terminer peu à peu par le repos et la sagesse en toutes choses.